

Des « âmes voyageuses » aux expériences excrémentielles

Denise Desautels, *Ce fauve, le Bonheur*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 234 p.

Jean-Louis Roy, *Le pèlerin noir*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 172 p.

Guy Perreault, *Ne me quittez pas!*, Montréal, Triptyque, 1998, 112 p.

Yvon Paré

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (1999). Compte rendu de [Des « âmes voyageuses » aux expériences excrémentielles / Denise Desautels, *Ce fauve, le Bonheur*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 234 p. / Jean-Louis Roy, *Le pèlerin noir*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 172 p. / Guy Perreault, *Ne me quittez pas!*, Montréal, Triptyque, 1998, 112 p.] *Lettres québécoises*, (93), 30–31.

Denise Desautels, *Ce fauve, le Bonheur*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 234 p., 21,95 \$.
Jean-Louis Roy, *Le pèlerin noir*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 172 p., 18,95 \$.
Guy Perreault, *Ne me quittez pas !*, Montréal, Triptyque, 1998, 112 p., 16 \$.

Des « âmes voyageuses » aux expériences excrémentielles

RÉCIT
Yvon Paré

Trois manières de chercher à travers le temps et l'espace ce qui fait la vie. Que trahissent les empreintes du passé ? La route est périlleuse, et certains ne savent pas éviter les dangers et perdent le sens du voyage.

DENISE DESAUTELS EST RESTÉE LONGTEMPS FIDÈLE à la poésie avant de faire le « saut de l'ange » pour se faufiler dans la prose. *Ce fauve, le Bonheur*, récit d'enfance et d'introspection, est un regard touchant, juste, très sobre sur les années qui marquent la vie et forgent l'adulte, dit-on. Avec ce récit d'initiation, ces réflexions sur ces moments de l'enfance qui surgissent comme une bulle à la surface de l'étang, Denise Desautels sait se faire envoûtante, inquiétante, avec la mort qui rôde, qui se faufile entre deux gestes, deux longues respirations. La mort qui devient obsédante, par exemple ce père arraché à l'auteure quand elle n'avait que cinq ans. Cette « présence » ponctue le récit, accompagne les rires, se profile le soir, au bout d'un jour exceptionnel de juillet, emprunte le souffle « des âmes voyageuses » et vient inquiéter l'enfant dans son émerveillement du monde.

Tout s'est arrêté le 6 mai 1950 et, après une éternité, une seconde peut-être, la vie est repartie. La cicatrice ne saurait s'effacer. Dans de courts chapitres — comme si le lecteur feuilletait un album de photographies anciennes —, Denise Desautels nous encercle par exemple son monde, ses rêves, ce « père absent » qui ne s'éloigne jamais malgré la vie. Elle en sera marquée, troublée, perturbée, surtout que la mère met sa vie en veilleuse et semble attendre les impossibles retrouvailles. La vie ne peut plus être insouciant, ne saura jamais être insolente et pleine de certitudes. Toujours, il y a cette gravité qui s'approche quand tout prend la couleur du bonheur. Parce que l'auteure sait. « J'apprends très tôt qu'il n'y a pas d'âge pour mourir. » (p. 158)

La mort sait se faufiler dans ce qui est le plus intime, le plus chaud et le plus vorace. Elle donne un poids à la vie et la rend plus précieuse peut-être. Mais comment s'empêcher de basculer du côté des vivants malgré la peur, la fragilité du corps qui peut oublier ses gestes au mitan du jour... Denise Desautels murmure à l'oreille. C'est la confiance, la respiration, le monde protégé de la chambre, le rire devant un lac qui s'embrase de l'été, le matin chaud dans les draps qui forment le corps. Et c'est un souffle encore, un sourire, un effleurement, comme si les anges du si beau film de Wim Wenders venaient partager des secrets,

des espoirs, des rires et des larmes. Le monde devient un livre retrouvé qui s'ouvre et se ferme, une phrase qui remonte à la surface. Le récit retient son souffle, fige la course du lecteur dans un moment de grâce et d'inquiétude. Qui n'a pas senti que tout pouvait basculer au milieu d'une journée parfaite de juillet, quand il n'y a que de l'eau et des excès de chaleur ? La vie est si fragile et la mort si fidèle.

Un geste, un élan, un regard, un sourire, un amour naissant, et la vie s'affole en perdant ses ailes, n'est plus qu'une palpitation, qu'une paupière qui efface la réalité du monde et la retrouve, un battement à la naissance du cou et un sourire qui frémit sur les lèvres. La vie devient si lente alors, si douce que le temps peut s'éloigner et oublier. Tout dans ce récit est de l'ordre du frisson et du tremblement.

Le monde délicat de l'enfance est défait et reconstitué dans la mémoire qui en redessine les contours. Les mots serrent la gorge et la parole devient difficile, râpeuse. Il faut rebrousser chemin alors, mais comment s'empêcher de revenir... Denise Desautels traduit bien ces hésitations, ces purs moments d'émotion en passant du *je* au *il*, prenant ainsi le recul essentiel pour comprendre et toucher la blessure.

L'enfant, absorbée par l'inconnu, éprouve la vie comme un frisson. Elle n'est plus qu'une peau souple et frémissante qui se laisse prendre par le goût de l'air. De la caresse. On l'a ensorcelée. (p. 29)

L'auteure ne triche pas, ne laisse jamais croire qu'elle revit son enfance. Nous savons que c'est l'adulte qui regarde et se souvient. Toujours le moment évoqué garde ce flou, ce halo, cette patine du temps. Jamais de superflu. Juste la trace de l'ongle qui marque un peu l'être et l'âme. Un récit tout en finesse, en délicatesse, une écriture faite de pudeur et d'audace.



Denise
Desautels

Ma mère. Ses doigts câlins, je le devine, flânent sur un cou, glissent sur une épaule, bésitent, ralentissent leur descente, s'arrêtent quelques instants sur un coude, surveillant la prochaine maison, puis avec langueur redémarrent, « quarante-trois »... dévient vers l'intérieur, se resserrent à la saignée d'un bras et font des cercles lents, très lents sur une peau qui frissonne. (p. 140)

Et à la fin, quand on a épuisé toutes les pages, il faut fermer les yeux pour se rappeler ce rideau qui tremble, ce matin à la lumière délavée avec des oiseaux qui attendent ; le soleil fou qui traîne une ombre au milieu d'un lac, l'été des amours, les rires et le bonheur de l'adolescent Louis qui ne croyait plus à la mort malgré la maladie qui le rongait. L'air aurait pu s'embraser. Le souvenir fait frémir les lèvres, esquisser un mouvement de danse et c'est ce vêtement qui colle à la peau gorgée de soleil. L'oncle Bernard ferme les yeux et pense à voix haute. La musique ne devrait jamais s'arrêter. Il y a son soupir et l'attente. Peut-être que la vie n'aura plus la mauvaise idée de bousculer les êtres aimés, peut-être que le monde sait être prodigue de son temps...

Un récit exigeant, pour l'auteur comme pour le lecteur, un plaisir, un bonheur de lecture. Longtemps après avoir épuisé les confidences, j'y suis revenu, pour dompter le fauve peut-être, pour effleurer ces phrases ciselées qui palpitent, battent comme les ailes d'un oiseau ivre de ciel et de lumière.

Le voyage initiatique

Jean-Louis Roy nous entraîne dans un tout autre monde avec *Le pèlerin noir*. L'auteur a choisi de remonter jusqu'à l'an 1323, de suivre un jeune Africain, le Kankan Moussa, roi de Niani, dans son pèlerinage à La Mecque. L'expédition est hors du commun puisque le monarque se déplace avec une suite de huit mille personnes. C'est une petite ville qui traversera le désert avec ses esclaves, les soldats, les conseillers et les serviteurs, les artisans, les ambassadeurs, les femmes et les enfants. Le jeune monarque veut tout savoir des nouveautés, des découvertes et des grandes pensées qui font battre le cœur du monde de son époque. Le voyage durera des années, permettra au roi et à sa suite de rencontrer les philosophes, les gestionnaires, les savants, les poètes et les administrateurs qui forgent le monde comme une pièce de métal sur l'enclume.

Le lecteur était en droit de s'attendre à une « connaissance » de l'époque puisque nous passons par Bagdad et Marrakech, empruntons les grandes routes où les caravanes, en plus des produits, font circuler les idées. Malheureusement, Jean-Louis Roy évite le sujet. Jamais il ne traduira le contenu de ces rencontres, n'osera les imaginer ou ne se risquera à rêver le monde que traverse le Kankan Moussa. Il reste en retrait, effleure le sujet, se répète dans de vagues descriptions, s'attarde sur des mosquées, des palais, et il ne dit rien de plus que ce que pourrait révéler un guide touristique. Le lecteur est gardé hors du voyage initiatique et le récit devient vite sans intérêt et répétitif. Si le Kankan Moussa a été transformé par des rencontres, des discussions, le lecteur n'en saura jamais rien.

Il manque à ce récit une écriture somptueuse pour transcrire la connaissance et la pensée de l'époque, une chaleur et une sensualité qui trahissent la vie. Roy se fait comptable et répète inlassablement des

chiffres et des nombres. Et ce n'est pas en semant ici et là des extraits du Coran ou des poèmes que nous pénétrons la pensée, la philosophie du monde du Kankan Moussa. Il aurait fallu une interprétation et un souffle. Jamais le récit ne lève, jamais nous n'embarquons dans ce fabuleux voyage.

À quitter au plus vite

Avec Guy Perreault, nous basculons dans un univers sordide et plutôt inquiétant. *Ne me quittez pas !* tente de présenter ces individus qui ne savent pas rompre et tourner la page. Incapables d'affronter la réalité, ils préfèrent s'inventer un monde et se débattre avec des fantasmes qui peu à peu s'emparent de leur esprit. Guy Perreault, dans « Eaux mortes », nous présente un homme abandonné qui tente de retrouver sa femme. Un mâle qui ne sait qu'uriner, boire, uriner jusqu'à faire déborder le bain, les évier, les poubelles de sa maison. La bête mâle qui marque son territoire, l'original en rut qui ne sait plus se retenir. Il pisse sur les trottoirs, dans la cabine téléphonique ! Très vite on se lasse de cette écriture qui ne dépasse jamais le stade anal.

Le récit le plus réussi reste l'enfant au fond de la baignoire. Là, malgré certaines faiblesses, certains égarements, l'auteur parvient à nous entraîner dans un monde fascinant. La séparation d'avec la petite morte ne se fait pas et la baignoire devient miroir et reflets.

Le pauvre lecteur n'a encore rien lu. Dans « Étoile froide », il devra affronter la nécrophilie, la merde, une forme de cannibalisme, la sodomie et quoi encore. Un homme baise avec sa femme morte et semble voué à l'érection perpétuelle. Bien sûr, il ne faut jamais lire ces textes au premier degré, mais comment oublier toutes ces horreurs, ces immondices.

On dira toujours que Guy Perreault sait manier la phrase. Faut-il pour autant oublier le contenu. Un texte, si bien écrit soit-il, ne me fera jamais oublier ces étreintes qui finissent dans la merde et la pisse. Un petit échantillon ?

L'anus se contracte mollement, desserre son étreinte. Une émission de merde en déborde, malgré la verge plantée au plus profond. Puis les sphincters se relâchent, laissant filer une ultime plainte. En même temps que les larmes, le sperme jail-lit. (p. 63)

Il ne manque que l'odeur. Pour choquer dites-vous? Même pas. À oublier au plus vite.



VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.

NOUVELLE ADRESSE

358, rue Guimond, Longueuil (Québec) J4G 1R1
Tél.: (450) 670-9494 • Fax: (450) 670-2400